

Verdettes



PIERRE FRESNAY
et SUZY DELAIR

qui firent le triomphe du "DERNIER
DES SIX", sont une nouvelle fois
réunis dans "L'ASSASSIN HABITE
AU 21", actuellement au Biarritz.

(Production Continental Films).

TOUS LES SAMEDIS
15 AOUT 1942 — N° 89
114, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS-8°

Zarah



1 Zarah Leander, lorsqu'elle n'est pas occupée à tourner, habite Lönå. Elle s'occupe, comme une vraie ménagère, de sa maison et de son jardin avec amour.

LE SCÉNARIO D'UNE VIE

Première partie. — Une petite ville de Suède. La paisible maison des Hedberg. Trois garçonnets y mènent grand tapage. On vient de leur annoncer qu'une petite sœur est née. Elle s'appelle Zarah.

La campagne environnante est sauvage et froide sous la neige. Pourtant le soleil brille. Les êtres qui naissent ici cachent, sous une apparence calme, une âme ardente. C'est là que grandit la petite Zarah Hedberg. Son père, un gars du Nord, solide et blond, lui raconte les belles légendes de la forêt. Elle a 4 ans. Elle s'installe devant le piano : première leçon. Quelques années plus tard... Zarah tient l'orgue de la petite église. Elle paraît dans plusieurs concerts. On dit d'elle l'enfant prodige...

— Je veux être artiste, dit un jour la petite fille aux cheveux-couleur d'automne.

En attendant, il faut aider maman au pays des casseroles et au royaume du dé à coudre. Mais l'esprit vagabonde... Au fond du jardin, on peut, en cachette, « faire du théâtre »... Les frères, ces garnements, se moquent. Qu'importe... Un jour, une troupe d'amateurs monte « Peer Gynt ». Zarah joue Solveig. Joie... La route s'ouvre... Mais maman est inflexible... Passe pour une fois, mais, du vrai théâtre, jamais... Elle a 16 ans... la vie commence...

2^e partie. — Elle s'appelle maintenant Mme Leander. Son mari, un jeune acteur, habite Riga. Une grande ville avec des musées, des théâtres, des concerts. Zarah court, émerveillée, de l'un à l'autre. Les Ziegfeld Folies de Scandinavie et leur directeur célèbre Ernst Roff s'installent aux environs. Zarah a une inspiration. Elle veut voir M. Roff. Le concierge du théâtre est un cerbère. Tant pis, elle attendra dans la rue. Il pleut... Elle attend une heure... Enfin, il sort.

— Je vous en prie, Monsieur Roff, je voudrais faire du théâtre, je chante, je danse, je joue la comédie, faites-moi auditionner...

Il la considère, surpris de son audace.

— La couleur de tes cheveux est-elle naturelle ? répond-il...

Zarah fait signe que oui.

— Bon, viens avec moi.



A P A R I S

Dans son bureau, elle chante. Roff est tout de suite conquis. Il l'engage. Ce n'est pas un contrat mirifique. Une tournée, un rôle secondaire... Tout de suite le public adopte la débutante. On arrive à Stockholm. On joue « La Veuve joyeuse » au Grand Théâtre. La chanteuse tombe malade. Zarah s'offre à la remplacer. On téléphone au maître Lehar pour lui demander la permission de transposer le rôle pour la voix grave de Mme Leander. Elle a pour partenaire Gosta Ekman. C'est la gloire. Fulgurante et définitive...

3^e partie. — Dans un grand journal de Stockholm était un jeune journaliste qui s'occupait des affaires policières. Il s'appelait Fred Forsell. Mais il détestait les gens de théâtre. Or, son rédacteur en chef le fit appeler un matin :

— Le critique théâtral est absent. Vous allez me faire le compte rendu du Grand Théâtre, ce soir...

— Impossible, j'ai une enquête passionnante...

— L'enquête attendra. Il me faut un papier sur Zarah Leander.

— Que le diable l'emporte, s'écrie le jeune journaliste, furieux.

Le voilà dans la loge de la chanteuse. Il a son visage des mauvais jours...

— D'habitude, les reporters sont plus aimables que vous, constate ironiquement Zarah.

Cette fois, Fred est désarçonné. On bavarde. La représentation terminée, le journaliste accompagne l'actrice jusqu'à sa porte... Le lendemain, le rédacteur en chef réclame son papier.

— Je n'ai rien fait, je garde pour moi ce que Zarah Leander a dit.

Une semaine passe, Fred Forsell annonce au « patron » qu'il va épouser Zarah Leander, libérée de son premier mariage depuis plusieurs mois...

— Vous aviez pourtant dit : que le diable l'emporte...

Et Forsell de répondre :

— J'ai préféré faire cela moi-même...

Voyage de noces. Zarah joue à Vienne. On l'appelle à Berlin. Et c'est la carrière cinématographique qu'on connaît.

Simone MOHY.

J eudi, un cocktail très parisien réunissait autour de Zarah Leander la presse et un grand nombre d'acteurs. Cocktail ! Il s'agissait, malgré cette étiquette qui a la vie dure, de vider quelques coupes d'un champagne excellent. Dans un des grands salons de chez Ledoyen, Zarah Leander parut belle, simple, racée et souriante, au côté de son metteur en scène Rolf Hansen, à qui le cinéma doit *Le Chemin de la Liberté* et *Un grand amour*. Tout de suite, elle fut très entourée.

Ce n'est pas son premier voyage à Paris et elle a déjà de nombreux amis dans la capitale : Albert Préjean, très en forme, qui va tourner *Signé Picpus*, Jacques Dumesnil à la haute stature et parfait cavalier de la belle actrice scandinave ; Jean Tissier,

Ginette Leclerc, jalouse de la chevelure rousse de Zarah, plus rousse que la sienne ; Georges Grey, rieur, Suzet Maïs, toute menue sous son grand chapeau ; Alerme, qui a maigri mais ne craignait pas de perdre sa ligne au buffet...

M. N.



Photos de Morgoli et UFA.



2 La grande actrice nordique Zarah Leander est arrivée à Paris la semaine dernière. La voici sortant de son hôtel « Le Bristol ».

3 Jeudi dernier, un cocktail réunissait la presse et les acteurs chez Ledoyen, autour de Zarah Leander et Rolf Hansen, son metteur en scène et réalisateur du « Chemin de la Liberté ».

4 On reconnaît Zarah Leander, Rolf Hansen, M. Bolz, Alb. Préjean et Alerme (de dos).



1 Costume de bain 1860-1880 ! Pantalon, volants, galons, col et agrafes.



2 Costume 1900. Il est déjà plus simple. Mais comment deviner une jolie fille ?..



Maillots de bain Reard. Photos Liab

SUR la route de Cahors à Figeac, perdue au milieu des champs de maïs et des carrés de luzerne, au bord même de la grand'route poussiéreuse et blanche, il est une ferme ; ferme banale et pareille à toutes celles que l'on rencontre dans cette région que Colette nomme « ce bas de la France ».

Je me souviens de la réflexion du brave propriétaire qui, conduisant ses vaches à la « pâture », croisa sur la route un essaim de jeunes filles ; elles étaient à bicyclette, vêtues d'un maillot de bain simple et correct. « Bou-dieu, tout de même ! s'écria mon paysan. C'est-y convenable un pareil habillement... Ça devrait-y être permis ! Un bout de « pétas » (chiffon) et ça s'croit habillé ! C'est comme ça que nos gars ont de mauvaises idées ! Toutes ces Parisiennes ? Des filles de rien que j'vous dis. »

Mais croyez-vous que notre grand-père, bien que Parisien, bien que peut-être très moderne (car le moderne est de toutes les époques) aurait permis à sa digne épouse de porter un slip ? Oui, l'image vous fait rire, et vous imaginez mal vos

tendres aïeux dans un tel accoutrement ! Pourtant, ils n'ont pas toujours été vieux ; grand-papa n'avait sûrement pas son gros ventre et grand'maman sa taille épaisse et... confuse. Ils aimaient la mer, eux aussi ; eux aussi suivaient la mode.

Vers 1880, on ne se bronçait pas au soleil ; filles et garçons ne jouaient pas à demi nus à saute-mouton ou au ballon ; on ne faisait pas de gymnastique ou d'exhibitions sur la plage, et, après le bain, alors que chacun se sèche ou fait semblant, on ne flirtait pas.

Demandez à votre douce « mémé » ! Comme la mienne, elle vous dira « que les costumes de bain (car c'était un costume) étaient en drap, en serge. Ils prenaient joliment la taille ; un cri marin ornait le décolleté. La culotte qui se glissait dessous, ressemblait aux pantalons d'hommes, mais elle s'arrêtait en bas du mollet... car c'était un maillot de bain... par conséquent, il fallait avoir ses aises... D'autres costumes enserraient le mollet à l'aide d'un caoutchouc. C'était le pantalon bouffant (il ne manquait que les bottes pour faire un spahi) ; le tout, évidemment, orné de rubans, galons, volants, etc... Les

D'HIER A



Ludmilla Dora se montre enfin dépouillée de son équipement. Le coup d'œil est tout de même plus joli. Quant aux avantages pratiques du maillot actuel, inutile d'en parler. Voyez plutôt ces trois jolies filles : Neilla, Francy et Jicky.



AUJOURD'HUI

Les maillots que l'on pourrait appeler « restriction » semblent réduits à leur toute dernière expression.



Au fil de l'eau, on prend un peu de liberté, offrant son corps à la caresse du soleil.



élégantes poussaient la coquetterie jusqu'à mettre un petit chapeau assorti à l'ensemble ! C'était charmant.

« Charmant ! » Je répète ce mot comme un écho ! Comme les temps changent, ou plutôt, comme nous changeons ! J'ai voulu faire pour vous, amie lectrice, une petite rétrospective. Pour cela, je suis allée au Racing avec, sous mon bras, quelques vieux costumes « époque ». Lorsque Ludmilla Dora, danseuse nue du Casino de Paris, fit son apparition sur le plongeur, vêtue de ses modèles 1860-1900, ce fut une hilarité générale ; elle est pourtant très jolie ; malgré tout, il y avait de quoi rire ; peut-on imaginer que pareil harnachement et dix centimètres de peau visible aient pu faire de nos aïeux de jolies baigneuses, sur lesquelles les yeux des messieurs s'attardaient avec complaisance et convoitise ? Allez deviner les formes, sous un tel équipement... Vous le concevez difficilement ! Et pourtant...

Je connais une auguste dame (laquelle dame s'efforce de paraître éternellement jeune — non, ce n'est pas ce que vous croyez, j'ai dit une dame, et non pas une artiste !) qui, au moment de son bain, faisait pousser sa cabine jusqu'au bord même de la plage, là où les vagues, doucement, viennent mourir ; profitant d'un moment d'inattention, elle se précipitait dans l'eau afin de cacher sa nudité ! Inutile de vous dire que le tout se limitait à un bain de pieds. En somme, à cette époque, on faisait trempette !

Puis, peu à peu, on évolua. Vint le maillot d'une seule pièce ; peu à peu on raccourcit jambes et manches, on les supprima même et l'on en vint à ceux que nous connaissons : les deux-pièces, les slips, etc... Adieu laine, drap, serge Re-gardez plutôt ce modèle en satin extensible, cet autre en cellophane, il a l'avantage de ne pas se mouiller. Cet autre en « découpures de journaux » ; celui-là est en paillettes laquées blanches et vous donne, madame, un corps d'albâtre...

Et vous vous dites : le maillot est arrivé à sa dernière expression. Eh bien ! non. Ayez un carré de soie, un peu de goût, beaucoup d'audace, et voilà, le « maillot restriction » est né ! Mais celui-là, je ne le montrerai pas à mon « tonton d'Auvergne », il en aurait une attaque.

Jenny JOSANE.

LAQUELLE CHOISIRIEZ-VOUS ?

qui triomphent aujourd'hui, combien furent heureuses, aux temps de leurs difficiles débuts, de trouver ces cachets qui les aidaient à vivre, alors même qu'ils étaient loin d'atteindre 50 frs par jour ! Colette Darfeuil, Jeanne Helbling, Lily Damita, Josselyne Gaël, Francisca Mussey, Hélène Robert posèrent la carte postale, comme Michèle Morgan qui, elle, ne donna pas satisfaction au photographe ! Côté des hommes, René Dary, Pils et d'autres, plus célèbres encore, furent des modèles recherchés pour ce genre, dit « amourette », où l'on vit même des écrivains en herbe, comme Marcel Achard, déjà lunette, offrant son cœur à un trotin : Max de Rieux, très fier en trouvère, et Henri Jeanson crevant un cerceau de papier pour offrir des violettes à l'objet de ses rêves.

Henry COSSIRA.

4 Déjà c'était une vedette. Du moins le croyait-il ! Car, en 1905, pour poser cette série de cartes intitulées « Le mariage », ce petit gars de Ménilmontant devenu si célèbre avait exigé un cachet formidable de dix francs au lieu de cinq !

5 Avec un charmant nom de peintre, c'est le plus blond de nos jeunes premiers. Contre ses parents qui le poussaient vers le droit, il voulut être acteur. Aussi, pour subvenir à ses besoins, il posa l'amoureux idéal chez un éditeur de cartes en couleurs.

6 Belle-sœur d'un photographe célèbre, elle fut photogénique bien avant de savoir descendre un escalier. Aussi, depuis bien des années, l'a-t-on vue à toutes les vitrines, de face, de profil, en buste, et pied, assise ou même souvent couchée.

Si vous ne les avez pas reconnus, lisez leurs noms sans tarder en page 14

Photos Collection Cossira.



1 Modiste à Tours, sa patronne la renvoyait parce qu'elle avait raté un chapeau. Arrivée à Paris, on lui offre 100 francs par jour pour poser des cartes postales. Aussi, elle s'offre des leçons de chant et devient, avant de tourner, une de nos plus populaires reines du cabaret.



2 A la fois chanteur et danseur, cet inimitable fantaisiste, qui vient de fêter ses cinquante ans de théâtre, avait alors pour partenaire une comédienne non moins célèbre que lui, qui devait mourir finalement touchée par la grâce divine.

3 Avec sa voix acidulée, elle avait un petit nez retroussé et des jambes admirables qui assurèrent d'abord son succès au music-hall. Ses photos en maillot faisaient prime. Demain, elle va succéder à Polaire dans « Montmartre », au théâtre.

DEPUIS qu'elle a été introduite en France, en 1889, après avoir été créée en 1870, par l'éditeur Schwarz, d'Oldenbourg, l'industrie de la carte postale illustrée a pris chez nous des proportions considérables, que seules les restrictions actuelles ont momentanément entravées. Néanmoins, la traditionnelle recommandation : « Envoyez-nous des cartes postales ! », reste le refrain que, depuis un demi-siècle, entendent les générations partant en vacances. N'est-ce pas là, en effet, le moyen le plus pratique pour envoyer aux amis un petit souvenir des pays visités et des sites admirés ? En voyage, le choix des cartes à envoyer est donc une grave préoccupation, et à Paris il se complique encore, car, en plus des édifices historiques, il y a surtout la Parisienne, aussi bien l'artiste en vogue que la midinette mutine. Naturellement, aux vitrines des marchands de photographies, comme aux étalages de cartes postales, toutes les vedettes de la scène ou de l'écran figurent aux places d'honneur dans leurs plus beaux rôles, dans les attitudes

les plus diverses, à la grande joie des collectionneurs qui en garnissent leurs albums. Depuis des lustres, les « Mistinguett » et les « Cécile Sorel » se sont vendues annuellement par millions d'exemplaires. Mais elles ne battent plus ce record, qui appartient forcément à des vedettes plus récentes. Cependant, s'il n'y avait que les artistes en renom, cela ne suffirait pas aux amateurs de cartes postales, ou plutôt à ceux pour qui de noives images évoquent parfois l'idéal ou permettent de témoigner par la poste des sentiments qu'ils n'osent pas exprimer verbalement. Les éditeurs sont constamment à la recherche de modèles jeunes et beaux. Aussi lit-on souvent aux petites annonces : « Belles jeunes filles blondes ou brunes demandées pour poser cartes postales. Cinquante francs par jour. S'adresser : M. Z., rue Vieille-du-Temple ». Parfois, la même offre s'adresse à des jeunes gens élégants et distingués. Nombreux sont les candidats qui, lorsqu'ils ont été dignes de poser, sont tout fiers de s'admirer aux devantures des papeteries, des librairies et des merceries de France et de Navarre. Parmi les vedettes

DE FILM

en film

MONSIEUR LA SOURIS. — Ouvreur de portières, cireur, vendeur de journaux, camelot, connu seulement sous le sobriquet de « Monsieur La Souris », notre héros est un personnage des plus cocasses. Les agents le tolèrent. Il les a souvent amusés par ses boutades et ses saillies.

Un soir, avisant une superbe voiture, crétée un peu en retrait, à l'intérieur de laquelle se trouve un homme en habit, Monsieur La Souris s'est précipité pour ouvrir la portière et, à sa grande stupéfaction, c'est un cadavre qu'il reçoit dans les bras...

Après avoir remis, tant bien que mal, l'individu sur son siège et refermé la portière, La Souris est allé chercher du secours auprès d'Emile, le chasseur d'un grand restaurant voisin. Mais au moment où tous deux s'approchent de la voiture, celle-ci démarre, laissant La Souris confondu sous les sarcasmes d'Emile qui lui dit : « Ton homme, pour un mort, se porte assez bien !... »

Resté seul, La Souris aperçoit juste à l'endroit que vient de quitter la voiture, un portefeuille. Celui-ci est bourré d'argent, mais sans aucune pièce d'identité du propriétaire.

Sur les mauvais conseils de son ami Cupidon, il mettra les billets contenus dans ce portefeuille dans une enveloppe, la déposera dans un commissariat, avec l'espoir qu'au bout d'un an et un jour, cette petite fortune sera sa propriété. Quant au portefeuille, La Souris s'en est débarrassé dans un petit bistrot, entre le

2 Georges Lacombe vient d'achever les prises de vues de « Monsieur La Souris », avec Raimu, Aimé Clariond, Gilbert Gil, Aimos, Charles Granval et Micheline Francev



1 En plein air, une jeune fille brune rencontre un jeune homme blond: Louis Carletti et Hubert de Malet dans « Patricia »

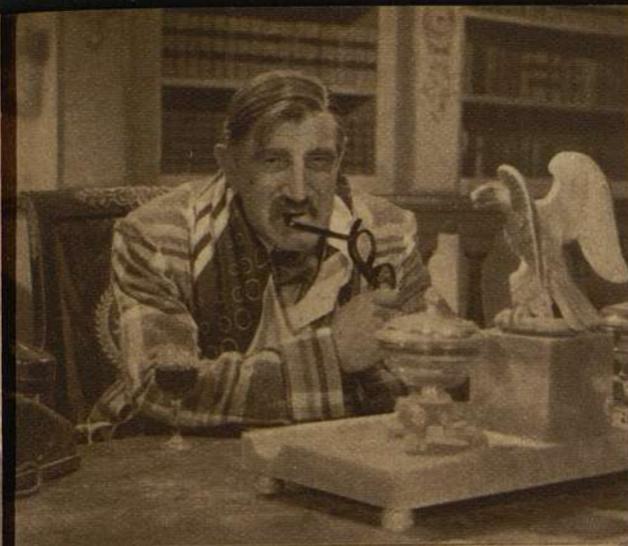


accuser et le siège d'une banquette. Mais, par ce geste, La Souris va être mêlé, malgré lui, à une histoire policière qui lui fera bien vite regretter son action.

Effectivement, La Souris ne s'était pas trompé : l'homme qui lui était tombé dans les bras était bien mort... C'est Negretti, un financier bien connu dont le cadavre sera repêché plusieurs jours après dans la Seine, ainsi que la voiture dans laquelle il se trouvait.

Plusieurs personnages sont tour à tour soupçonnés de ce crime. D'abord le secrétaire de Negretti, Muller, puis le financier Van den Haute à qui la victime avait cédé, le jour même de sa disparition, tous ses titres. Ce qui n'empêche pas, bien entendu, que la police ne perd pas de vue Monsieur La Souris, qu'elle soupçonne toujours d'en savoir plus long que ce qu'il a bien voulu dire lors de l'enquête. Et, ce qui complique bien des choses, c'est que la victime avait une

3 Monsieur La Souris en promenade à la bourse aux timbres...



4 A quoi semble réfléchir avec tant de gravité Isidore Lechat (Charles Vanel) ?

5 Xavier Lechat — Jean Paqui — en conversation avec M. Lechat, son père.

6 Lucien Nat, Renée Devillers et Charles Vanel dans « Les Affaires sont les Affaires ».

double vie : celle d'un grand financier et celle sous le nom de Leroy d'un courtier philatéliste qui menait une vie simple et modeste entre une femme qu'il adorait et de laquelle il avait un enfant.

La Souris, le premier, connaît cette double existence. Après des péripéties nombreuses, c'est lui qui permettra à la police d'arrêter le coupable du crime, un familier de Lucile Boisvin : Laborde, homme d'aspect respectable, inoffensif, qui aurait été l'indicateur d'une bande de malfaiteurs qui ont attenté à la vie de Leroy, uniquement pour lui dérober un timbre de très grande valeur, car, en attaquant Leroy, ils ignoraient avoir affaire à Negretti et n'en voulaient qu'à ses timbres qu'il portait toujours sur lui.

Monsieur La Souris sera donc pardonné; il pourra même acheter le petit presbytère dans le Midi, dont il rêvait depuis fort longtemps...

Ce Monsieur La Souris — peut-être l'avez-vous deviné — n'est autre que Raimu, qui, une fois de plus, prête ses traits extraordinaires et son talent prodigieux à ce personnage étonnant. Raimu vient de finir de tourner ce film réalisé d'après un roman de Simenon, par Georges Lacombe, adaptation et dialogues de Marcel Achard. La Société des films Roger Richebé nous présentera en septembre cette production, attendue déjà avec impatience, et qui nous permettra de voir également Aimé Clariond, Bergeron, Charles Granval, Gilbert Gil, Aimos, Marie Carlot et Micheline Francev.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES. — Un couple particulièrement captivant, c'est bien celui formé par Jacques Baumer et Robert Le Vigan, dans « Les Affaires sont les Affaires », que vient d'achever Jean Drévile. Baumer et Le Vigan personnifient en effet magistralement Phinck et Grugg, ces deux hommes d'affaires aux combinaisons plus ou moins lauches... Ils tenteront d'ailleurs d'amener Isidore Lechat à composition... Mais Isidore Lechat est aussi un homme d'affaires, il ne se laissera pas longtemps bernier, il étonnera plutôt, d'autant plus que Charles Vanel restera l'interroter inoubliable de ce rôle qui fit le succès de Maurice de Feraudy il y a quelques années au théâtre.

A VOS ORDRES, MADAME. — Yves Mirande a adapté et dialogué une nouvelle d'André Birabeau : « C.H.F.R.35.B.C. » pour la réalisation du film que Jean Boyer a terminé la semaine dernière en extérieurs. Nous avons assisté à une scène jouée dans une piscine. Ces prises de vues nous ont permis d'apprécier le charme et la beauté de Gaby Wagner qui, en maillot de bain, nous faisait songer aux plus jolies baigneuses que l'eau ait connues...

PATRICIA. — Le dernier tour de manivelle a été donné à Vernon, à l'endroit même où l'on avait commencé à tourner les premières images du film. Ainsi, chose rare au cinéma, Paul Mesnier, le metteur en scène, a vraiment commencé par le début et terminé par la fin, suivant ainsi plus que rigoureusement le découpage. Cette production est actuellement au montage pour être présentée en exclusivité dès le mois d'octobre, car « Patricia » est un grand film d'espérance française.

B. F.

7-8 Dans le film « A vos Ordres, Madame » nous apprécierons beaucoup le charme et la beauté de Gaby Wagner qui a plusieurs scènes avec la sympathique Suzanne Delilly.



BERGE ALLARD



Voire clair visage limpide
Sur l'eau se penchait attristé...
Rassurez-vous, sillon ni ride
Sur votre beau front n'est resté!...

Viviane la brune au teint clair est ravie de son maquillage "Rubis" de GEMEY qui donne à ses traits plus de séduction encore et les met en valeur sans les accuser.

Toute femme, avec un peu d'habileté et grâce aux fards GEMEY, peut modifier son visage, en faire oublier les imperfections, dégager sa beauté idéale et même la recréer. De qualité inégalable, les fards crèmes et les fards compacts GEMEY se distinguent par la délicatesse de leurs 14 coloris « vivants ». Le rouge à lèvres GEMEY, d'une innocuité absolue, tient vraiment et s'harmonise parfaitement avec les fards. La poudre GEMEY, présentée également en 14 nuances, est la plus fine, la plus légère, la plus « féminine » des poudres de beauté.

Gemey
Le maquillage des jolies femmes

CRÉATION
RICHARD HUDNUT
20, RUE DE LA PAIX — PARIS

SECRETS DE VEDETTES

Conquérir la fortune en secouant la misère...

...C'est la chance que vous offre la Loterie Nationale.

Sur L'ÉCRAN

COUP DE Foudre. C'est une très amusante petite pièce agréable, facile et dont le côté conventionnel reste toujours acceptable, une de ces comédies qui pourraient faire d'excellentes opérettes et telles que le cinéma nous offre depuis plusieurs mois d'abondants échantillons.

Nous sommes prévenus, dès le début, ou plutôt nous pouvons deviner que Brigitte et Stefan se marieront pendant les derniers mètres du film. Ils sont sympathiques. Brigitte, dessinatrice pour la couture, hélas sans travail, rencontre Stefan d'une façon assez inattendue. Il est séduisant de nature, aimable avec les femmes, d'instinct, et pianiste-compositeur de métier. Elle ira, dès le lendemain, au récital qu'il donne et sur son invitation. Mais là, le charmant artiste, non pas seulement très complimenter, mais trop entouré de jolies femmes, elle comprendra immédiatement la nature volage de celui que, pour une simple rencontre, elle avait imaginé peut-être l'homme de sa vie. La voici, peu après, femme de chambre, la pénurie de travail et ses besoins d'existence pressants, l'ayant obligée à accepter cette pauvre condition. Le hasard est souvent cruel. N'est-ce pas à lui seul qu'elle doit d'entrer au service d'une de ces ravissantes et coquettes créatures qui, hier encore, à l'issue du récital, seraient de si près le héros de la soirée? Et cette jeune dame, Beate Forbach, n'a-t-elle pas imaginé précisément d'organiser prochainement une réception mondaine en l'honneur du pianiste? On pense ce que peut amener une telle rencontre. L'imagination d'Emil Burri, le scénariste, a eu tôt fait d'arranger tout ça. Brigitte, empruntant une robe de Beate (Robe qu'elle-même, Brigitte, dessina avant de devenir femme de chambre) prend part à la réception, et se fait adorer de tout le monde, à commencer par le patron du mari de Beate, riche commerçant, et par Stefan, trop heureux de retrouver la jeune fille à laquelle il n'avait cessé de penser. M. Boller, l'important commanditaire de Forbach, offre une magnifique situation à l'exquise Brigitte, dont Stefan demande aussitôt la main.

La formule aimable du scénario a été comprise par le réalisateur du film, Paul Martin, qui l'a animé de parfaite façon. Sa mise en scène, vivante et gaie, ne se départit pas d'un mouvement général très soigné. En tête de l'interprétation, nous trouvons Léni Marenbach, délicieusement sentimentale et qui apporte dans tout ce qu'elle fait, une jolie part d'intelligence. Au près d'elle, Fita Benkhoff est une ravissante Beate, pleine d'abattage. C'est Albert Matterstock qui

incarne Stefan. Il le fait avec beaucoup d'élégance et de désinvolture. On remarque enfin avec eux, Georg Alexander et l'habile Harald Paulsen, avec Carl Wéry, Flockina de Platen et tout une troupe fort bien dirigée.

SOYEZ LES BIENVENUS. Ce film avait l'intention d'être très joyeux. Il l'est même en soi. Malheureusement, et ce n'est pas sa faute, il est victime d'un événement très grave et qui ne pardonne rien à quoi que ce soit : il s'agit de l'exode. Avant que ne s'attachent à ce mot tant de souvenirs affreux et, pour tant de gens, si douloureux, il eut le droit de demeurer un sujet souvent drôle. Rappelons-nous l'exode de 1939. C'était bien peu de choses, n'es-ce pas, auprès de...

C'est celui-ci qui a inspiré Yves Mirande, scénariste de « Soyez les Bienvenus ». Et l'auteur, si complètement éprouvé, de tant de comédies et de scénarii, ne pensait certainement pas, en décrivant un côté comique de ce premier exode que, moins d'un an après, les spectateurs dont il se proposait de dilater la rate, par la suite connaîtraient ce qu'ils ont connu. Efforçons-nous donc, si nous le pouvons, d'oublier la grande fuite de 1940 et, en supposant que nous n'en avons rien connu — toujours si nous le pouvons — reportons-nous à septembre 1939 où, le danger encore lointain, une seule classe de la société pouvait se permettre d'abandonner Paris, titres et bijoux dans ses malles, se rendant ridicule à la vue de tous, comme à ses propres yeux.

On connaît la facilité et la fertilité d'Yves Mirande. « Soyez les bienvenus » a été conçu par lui et marqué de son métier généreux et toujours adroit. Une bande de Parisiens, que l'éventualité de prochains bombardements effraie, décampent pour se retrouver en Normandie. Parmi eux, un noble décaqué. Dans le village où ils se sont réfugiés, il y a un magnifique château, dont le maire est aujourd'hui propriétaire. Il ne le fut pas toujours. Nouveau riche, il l'a acquis au cours d'une vente effectuée par autorité de justice. Son ancien propriétaire n'est autre, précisément, que le noble décaqué en question.

Jacques de Baroncelli a bien mis en scène cette petite histoire à rebondissement divers et que jouent avec leur habituel talent André Lefaur, Lucien Baroux, Larquey et Gabrielle Dorziat entre autres. C'est gentil, grâce à eux, mais ce n'est pas là un de ces films qui font dire que la production française fait un pas en avant.

Jean GILBERT.

L'abondance des votes, pour notre Concours MADemoiselle VEDeTTES 42, est telle que notre Secrétariat est absolument submergé. Que nos lecteurs ne s'impatientent pas, dans quelques semaines, nous leur annoncerons le nom de l'heureuse élue.

Enregistrez vous-même sur disque
Conservez votre voix, vos interprétations, et celles des vôtres

STUDIO THORENS

15, Fbg Montmartre - Tél. : PRO 19-28



POUR LA TOILETTE DE VOTRE CHIEN, UNE SEULE ADRESSE :
"TOUT POUR LE CHIEN" TOILETTAGES par SPÉCIALISTES REPUTÉS
TOUS ACCESSOIRES

LE CINÉMA FRANÇAIS AURAIT-IL TROUVÉ SON POU MON D'ACIER ?

EN recevant les journalistes cinématographiques, M. Paul Marion, Ministre de l'Information, a souligné la qualité de « novateurs et d'hommes éclairés » qui doit être leur. Le jeune ministre est un homme d'action; il n'ignore pas le rôle que doit jouer le cinéma dans un « pays équipé à la moderne ». Malgré les obstacles artistiques et matériels, il fait confiance au Directeur du Cinéma, M. Louis Galey, pour mener à bien l'application de son « plan de défense et d'expansion du cinéma français ».

On sait qu'un des problèmes les plus épineux du cinéma d'après guerre est celui de la censure. « Censure de préjugés », affirme le Ministre qui encourage heureusement le libéral projet de Louis Galey.

Ainsi donc Anastasie va cesser de sévir à l'abri de la ligne de démarcation. Installée à Paris, elle ne sera plus une société anonyme. Fera-t-elle jamais œuvre constructive, il est permis d'en douter. Mais s'il est possible d'éviter ses aberrations les plus communes, le cinéma pourra enfin respirer et revivre.

Avant même de s'attaquer aux très vastes projets que M. Louis Galey a résumés en quelques vues claires, discutables, mais intelligentes, il convenait de réveiller la liberté de conception cinématographique.

Entre Anastasie et Anesthésie, il n'y avait jusqu'ici qu'une différence de lettres, une sorte de confusion. On nous promet de restaurer les deux significations.



Adieu à GERMAINE DULAC

Oubliée de beaucoup d'anciens, méconnue des présents, abandonnée par son corps lui-même, Germaine Dulac s'est éteinte dans cette même discrétion qui fut la règle de sa vie.

Venus à leur heure, mais plus destinés à prouver qu'à durer, ses films jalonnent cette première étape du cinéma d'après-guerre dont tout le monde aujourd'hui se moque éperdument. Présentés de 1919 à 1925, ils correspondent à cette période trouble de tâtonnements et d'hésitations, où des hommes décidés élevèrent leurs voix enthousiastes pour affirmer que le cinéma ne devait plus être un borbier. Et dans une nouvelle après-guerre nous pouvons mieux mesurer peut-être combien l'absence des Canudo, des Louis Delluc, des Germaine Dulac, se fait sévèrement sentir. Non pas tant que leurs tentatives personnelles aient été les œuvres les plus marquantes de la renaissance cinématographique d'alors, mais elles furent suffisantes pour étayer des théories hardies, pour donner confiance aux producteurs et au public. « La Fête Espagnole », « La Souriante Mme Beudet », « La Folie des Vaillants » constituèrent de précieuses pierres de touche. Des essais comme « Arabesques », « Disque 957 », « Thème et Variations », « La Coquille et le Clergyman », pour oubliés qu'ils soient, furent les vivantes et concluantes illustrations de ces pages vibrantes de foi et d'intelligence publiées par Germaine Dulac dans le grand combat pour l'esprit. « Nous avons méconnu le sens véritable du septième art, nous l'avons travesti, rapetissé et, maintenant, le public, habitué à ses formes actuelles, charmantes et pleines d'agrément, s'est créé de lui une idée, une tradition. » N'est-il pas angoissant de songer qu'une femme a dû lutter pour écrire des axiomes qui, heureusement, trouvèrent leur application et dont nous nous éloignons pourtant chaque jour, en vertu des préjugés de facilité, des solutions de paresse, des primes à la médiocrité, qu'il devient urgent de dénoncer à nouveau.

Championne du « Cinéma d'avant-garde »,

- 1 Germaine Dulac, telle qu'on la voyait sur le plateau, au cinéma et dans la vie.
- 2 Elle fut une des premières femmes qui possèrent leur permis de conduire.
- 3 Alors qu'elle dirigeait un film qu'interprétait entre autres Léon Mathot.



Photos archives.

Germaine Dulac le définissait ainsi : « On peut qualifier « d'avant-garde » tout film dont la technique, utilisée en vue d'une expression renouvelée de l'image et du son, rompt avec les traditions établies pour rechercher dans le domaine strictement visuel et auditif des accords pathétiques inédits. » Oublions le ton forcément dictatorial d'un pareil énoncé, et ne retrouvons-nous pas la formule du « bon film » tel que nous le désirons aujourd'hui? Ecoutons-la encore : « L'industrie du cinéma produit les films commerciaux, c'est-à-dire les films composés avec le souci de toucher la grande masse, et les films mercantiles. Il faut entendre par films mercantiles, ceux qui, se soumettant à toutes les concessions, poursuivent un simple but financier, et par films commerciaux ceux qui, s'emparant au mieux de l'expression et de la technique cinématographique, produisent parfois des œuvres intéressantes tout en visant des gains justifiés. C'est alors l'union de l'industrie et de l'art. Du cinéma commercial, sort l'œuvre totale » le film équilibré pour lequel l'industrie et l'avant-garde, séparés en deux camps, travaillent.

Idees claires, saines, définitives, indispensables pour asseoir un art en puissance, né brusquement du contact d'hommes de science et de forains, encouragé par des fanatiques, embarrassé de fidèles trop éblouis pour n'être point incertains. Sans doute sont-elles déjà dépassées. Mais lorsque Valéry critique le cinéma d'être conçu « en fonction du grand nombre à séduire instantanément »; quand il lui reproche son impureté, son mélange du fictif et du réel, il suit le chemin tracé par Germaine Dulac, dont les dons de visionnaire ne furent jamais en défaut.

Terrassée par la maladie, physiquement diminuée, Germaine Dulac avait consacré ses dernières années à l'ingrate tâche des actualités cinématographiques. Avec le tact, le renoncement et la retenue qui étaient siens, elle prodiguait son activité à la Cinémathèque, à l'Association des Auteurs de Films, à l'Ecole Technique de Cinématographie. Première femme metteur en scène, on rapproche sa personnalité de celle de George Sand, dont elle devait aimer les emportements et la sensibilité si personnelle. Germaine Dulac eut de commun avec elle cette universalité et cette vivacité, qui, seules, ne suffisent pourtant pas pour faire de très grands artistes. Son cher espoir était de revenir à la mise en scène; un très récent projet avait éclairé les dernières semaines de sa vie. Le souvenir que l'on conservera d'elle sera celui qu'elle manifestait aux beaux films : un souvenir émerveillé.

Maurice BESSY.

L'ACTUALITÉ THÉÂTRALE

AU THÉÂTRE MONCEAU "L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE DE MONSIEUR NARCISSE"

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette aventure, c'est que l'auteur de ce « Monsieur Narcisse » ait trouvé deux directeurs pour monter sa pièce, et un public pour l'écouter.

Et pourtant, cette comédie ratée est l'œuvre d'un poète, incontestablement. Malgré une gaucherie attendrissante, on le sent brûlant de foi comme une torche ardente. Dans notre époque étrangement matérialiste, son « Narcisse » était, pour cet auteur de vingt-cinq ans, le chant du cygne de l'idéalisme, et le frère spirituel de « Carine » ou « La Jeune Fille folle de son âme », de Crommelynck.

La sincérité de M. Jean Lévitte ne peut être mise en doute, mais son absence de métier aussi, hélas !... Il est facile de mépriser les lois du théâtre et le style, quand on ignore l'a. b. c. de la construction dramatique. Bref, le soir de la générale, j'étais sorti en boule du Théâtre Monceau pour avoir vu un jeune garçon patauger dans ce monde enchanté, peuplé d'êtres de fiction et de fantômes de rêve, que le théâtre représente pour un poète. Rien n'est plus agaçant que de voir la parodie, la caricature, de ce que l'on aime.

Et puis, le lendemain de cette générale j'ai dû assister à une première de cinéma, et alors, là, j'ai compris que seule la bêtise peut donner une idée de l'infini. C'est en voyant un film méticuleusement idiot d'un bout à l'autre, un film applaudi par tous les spectateurs d'une grande salle des bou-

levards, un film dont la vulgarité n'a d'égale que sa naïveté, que j'ai compris les intentions de l'auteur de « Narcisse ».

M. Jean Lévitte n'a aucun métier, soit, mais il possède cet état poétique, qui n'est qu'une confusion hypocrite, une sincérité mystérieuse, bref, une devinette faite par les poètes aux grandes personnes. Hélas, M. Jean Lévitte a mal digéré Pirandello, et trop aimé Jean Anouilh. L'un et l'autre ont aujourd'hui leurs disciples : avant que « l'Eurydice » de Jean Anouilh n'ait trouvé son Orphée dans ses Enfers-Buffer de gare, elle a dû flirter avec ce pâle « Narcisse », qui semble moins un personnage qu'un ectoplasme folâtrant au royaume des ombres.

Son extraordinaire aventure, la voici : M. Narcisse est employé dans un magasin de corsets d'une petite ville de province. Ce Narcisse ne sera jamais changé en fleur, comme son illustre homonyme, car la vue de son image dans une glace lui fait horreur. Ce n'est donc pas pour lui que Paul Valéry a écrit ces vers magnifiques : « O frères, tristes lys, je languis de beauté pour m'être désiré dans votre nudité... » Notre Narcisse ne languit pas de beauté, et il refuse de se regarder dans un miroir, même habillé : étant enfant, il s'est blessé grièvement dans une glace, il a peur, désormais, de son reflet qui lui renvoie une image trop précise de la réalité... Il y avait là une idée ravissante, mais nous bifurquons bientôt en pleine incohérence. Narcisse quitte son patron, parce que ce nouveau riche a fait poser des glaces dans tout le magasin. Mais la première vendeuse, qui s'appelle Eugénia, est amoureuse de Narcisse. Voici Orphée et Eurydice — pardon — Narcisse et Eugénia — en pleine félicité dans leur chambre d'hôtel borgne. Seulement, la tendre et pure Eugénia a oublié de prévenir son

amant que toutes les notabilités du pays, y compris le patron du magasin, ont chacun leur jour pour partager ses charmes tarifés. Le jeune Narcisse, qui n'est pas Parisien pour deux sous, « prend mal la chose »... (La-dessus, son ancienne patronne vient lui annoncer que son fils, un demi-idiot, qui aime aussi la jolie vendeuse, s'est suicidé par désespoir. Enfin, pour arranger tout, nous apprenons que l'héroïne — tout comme « Eurydice » — s'est fait écraser bêtement par un camion.

Maintenant que l'auteur a tout embrouillé, comment va-t-il s'en sortir ? En jouant, pendant tout le troisième acte, au jeu : « Et toi, t'es-tu mort ? ou t'es-tu vivant ?... De peur de se tromper, Narcisse se tue en se précipitant dans une glace. Les spectateurs, n'ayant pas la facilité d'en faire autant, feront bien de se précipiter vers la sortie, pour éviter une avalanche d'élucubrations sur le moi, le conscient, l'inconscient, le subconscient, la fiction, le réel, l'isolement, l'illusion, la conscience, le refoulement, la vérité, le refuge contre la vie, la psychanalyse, la vanité des faits, la fatalité, l'amour de l'amour, et la mort de la mort... A partir du troisième acte, le critique n'a plus rien à dire, il faut appeler le psychiatre, et d'urgence, car on a l'impression que l'auteur s'exalte pour s'étourdir et ne plus s'entendre. Ni les spectateurs, ni les acteurs, ni l'auteur n'y comprennent plus rien.

Quel dommage, car M. Jean Lévitte, qui joue sa pièce, ressemble à un innocent au regard étoilé : il n'a pas plus de métier comme acteur que comme auteur. Sa voix est blanche et monocorde. Mais il a ce regard poétique et maladif des êtres touchés par la grâce. Il possède cet âge du silence, des Noëls, du clair de lune et des magiciens, qui, en quelques traits, font jaillir devant vous des palais enchantés, des jardins de rêve et des poèmes taillés dans du songe.

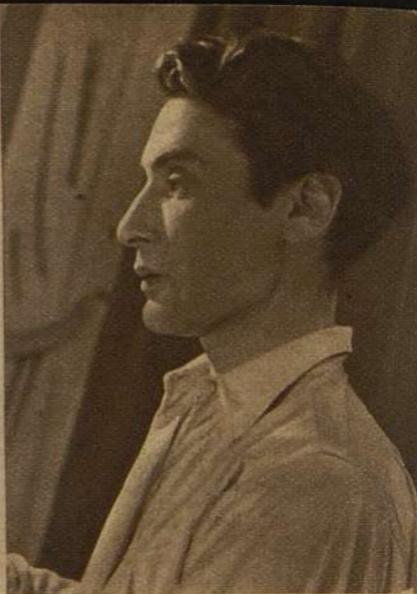
M. Jean Lévitte a tout encore à apprendre, mais il sait déjà qu'une pièce poétique ratée vaut mieux qu'un film commercial, dont la bassesse et la vulgarité déshonorent tous les spectateurs, et peut-être tout un pays.

Jean LAURENT.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DES PAGES 8 ET 9

1 Hélène Robert, 2 Max Dearly & Lavallière, 3 Spinelly, 4 Maurice Chevalier, 5 Bernard Lancret, 6 Cécile Sorel.

GYRALDOSE
assure
**L'HYGIÈNE INTIME
DE LA FEMME**



Jean Lévitte, auteur-acteur.

Photo Studio Harcourt.

Le Rideau se lève

CHAMPO
51, r. des Écoles. M^o St-Michel
Entièrement transformé
NOUVELLE DIRECTION
Yvonne LOUIS, CHAMPI, Jean CYRANO
ET 10 ATTRACTIONS
SOUPERS

ROYAL-SOUPERS
62, r. Pigalle Tri. 20-43
Dîners-Soupers
Nouveau Spectacle de Cabaret
Lucie Bert

VOL DE NUIT
Le Bar des Poètes et des Dames d'Esprit
YOLANDE ROLAND-MICHEL
EDGAR ROLAND-MICHEL
ouvert tous les jours
Y. Rol.-Michel 8, rue de Valenciennes, Étoile 41-84

Balzac 47-77
70, rue de Ponthieu
MARCELLE BRÉVANNES
recit, chante et présente

ALIX COMBELLE
et tout un programme
Apéritif : 17 h. - Cabaret : 21 h.

Les films que vous irez voir :

Aubert Palace, 26, boul. des Italiens. Perm. 12 h. 45 à 23 h.
Balzac, 136, Ch.-Elysées. Perm. 14 à 23 h.
Cinéma Champs-Élysées
Cinéma Opéra, 4, Ch.-d'Antin. Perm. 12 à 23 h. OPE : 01-90.
Cinex
Ciné Opéra, 32, avenue de l'Opéra. Opé. 97-92
Club des Vedettes, 2, r. des Italiens. Perm. de 14 à 23 h.
Delambre (Le), 11, r. Delambre. Perm. 14 à 23 h. DAN. 30-12.
Ermitage, 12, Ch.-Elysées. Perm. de 14 à 23 h.
Helder (Le), 34, bd des Italiens. Perm. de 13 h. 30 à 23 h.
Lux Rennes, 70, r. de Rennes. Perm. 14 à 23 h. DID. 79-17
Lux Rennes, 70, r. de Rennes. Perm. 14 à 23 h. LIT. 62-25
Miramar, 4, rue Montparnasse. Perm. 13 h. 40 à 23 h. 45 DAN 41-02.
Radio-Cité Opéra, 8, boulevard des Capucines. Opé. 95-48
Radio-Cité Bastille, 5, faubourg Saint-Antoine. Dor. 54-40
Radio-Cité Montparnasse, 6, rue de la Galté. Din. 46-51
Scala, 13, bd. de Strasbourg. Perm. 14 à 23 h.
Vivienne, 48, r. Vivienne. Perm. 14 à 23 h.

Isis LAMY a tournée et a été remarquée dans plusieurs productions on zone libre : nous la verrons prochainement dans différents films de M. ASHELBE. L'auteur bien connu.

Libanach
LE CÉLÈBRE CABARET
LE GRAND JEU
UNE MERVEILLEUSE PRODUCTION
ATOUT... SWING!
Les célèbres CLOWNS
Alex et Zavata
du Cirque d'Hiver
avec les plus
grandes vedettes
A 20 heures 30
Suzy Noël 58, rue Pigalle. - TRI 68-00

LIBERTYS
5, pl. Blanche - Tri. 87-42
DINERS
Cabaret Parisien
Janni

MONSIEUR
Cabaret
Restaurant
Orchestre Tzigane
94, rue d'Amsterdam
H. BERNI, ART

Aline CAROLA et Georges GREY forment un couple charmant dans « Huit Hommes dans un château », le film d'action et de mystère que R. Pottier vient de terminer pour la Sté Sirius.

GARE
MONTPARNASSE
DAN 41-02
MIRAMAR
LE SONGE DE BUTTERFLY
Un film de Carmine GALLONE
Musique de Puccini, Liszt, Schubert, Chopin

ERMITAGE
71 CHAMPS-ÉLYSÉES
avec le film
« Le Tombeau
de la Vieillesse »
CINÉTÉLÉGRAMME
SUZEL LORANT
JEAN D'AVY
GEORGES MARCIAL
AINE CLARINO

CINEMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES
Triomphal succès du 7^e programme
ARTS * SCIENCES * VOYAGES
ENTIÈREMENT COMPOSÉ D'INÉDITS
RODIN - LAMARTINE
30 JOURS AU-DESSUS DES NUAGES
NOUVELLES CHANSONS DE FRANCE

Théâtre
TH. AMBASSADEURS - ALICE COCEA - Saison d'été
N'EMPORTEZ RIEN !
de PIERRE VARENNE
M. Vaillat - Armetiel - R. Marco,
J.-H. Duval - P. Demange - P. Dettly
S. Demars - E. Labourdette - Ch. Wiegant
PLACES de 10 à 60 Frs

BOUFFES-PARIISIENS
M^o Opéra - tous les soirs 20 h. (sauf lundi)
Matinée Samedi et Dimanche 15 h.
UNE JEUNE FILLE SAVAIT...
Comédie en 3 actes de M. A. HAGUET

Vedettes

ALIX COMBELLE

notre grand saxophoniste,
"AS" du Jazz français, obtient
un vif succès avec le nouvel
orchestre qu'il présente à Paris.

PHOTO STUDIO HARCOURT

TOUS LES SAMEDIS
15 AOUT 1942 — N° 89
114, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS-8^e